

CLAUDE REICHLER, Université de Lausanne

CHATEAUBRIAND: LE DEUIL ET L'EXPIATION

Impossible d'échapper à Chateaubriand, si l'on veut parler des effets de la révolution sur la littérature du XIX^e siècle. Chateaubriand entre en littérature par un effet de la révolution avec ses deux premiers livres: *l'Essai sur les révolutions*, commencé en 1793 pendant l'exil londonien, publié en 1797¹; *Le Génie du christianisme*, publié en 1802 et sans doute entrepris dès 1798, immense proposition qui s'efforce de répondre à cette question: comment sortir de la révolution? La première partie des *Mémoires d'Outre-Tombe* contient trois livres consacrés à la révolution et à l'émigration, et par la suite, l'auteur revient plusieurs fois sur ces années qui tiennent dans sa vie et sa pensée une place essentielle. Je voudrais montrer que la révolution est pour lui bien plus qu'un souvenir ou qu'une référence historique; elle constitue une sorte de schème intellectuel et affectif, qui modélise sa compréhension de l'histoire et de l'homme; elle est au centre de sa philosophie politique et de son anthropologie. Je prendrai pour développer mon propos l'oeuvre la plus éloignée des thèmes révolutionnaires par son sujet (la biographie d'un moine trappiste du XVII^e siècle) et par sa préoccupation dominante (le retrait du monde, la vieillesse, le repentir): la *Vie de Rancé*, dernier livre de Chateaubriand, publié en 1844. Ce choix relève d'une stratégie paradoxale: il s'agit apparemment d'une position faible; mais si l'hypothèse se vérifie, la faiblesse se transformera en force persuasive...

Traces

Le texte de la *Vie de Rancé* fait assez fréquemment mention de la révolution, et d'abord dans l'Avertissement liminaire, espèce de dédicace à l'abbé Seguin, prêtre nonagénaire sur le conseil duquel Chateaubriand écrit son livre. Seguin est présenté

¹ Titre complet: *Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la révolution française*. Dans ce livre inspiré de l'historiographie des Lumières, Chateaubriand développe encore une conception „réductrice“ de la révolution française, qui apparaît comme le retour d'un phénomène ancien et connu. Ce n'est qu'ultérieurement, et surtout dans le regard rétrospectif des *Mémoires*, qu'il verra tout l'intérêt d'une théorie de la fracture du temps.

comme un héros chrétien de l'époque révolutionnaire puisque, prêtre non assermenté, il continua d'exercer son ministère tout au long de la Terreur. En faisant l'éloge de l'abbé, Chateaubriand ouvre son livre sur un thème sans lien direct avec le contenu. Mais ce thème va propager ses harmoniques et s'associer un double champ de résonances: d'une part entre le narrateur de la *vie* et la révolution, d'autre part entre la révolution et le sujet narré. Quelques exemples feront voir ce double va-et-vient.

Narrateur de la *vie* de Rancé, Chateaubriand se replonge presque obsessionnellement dans la période révolutionnaire, dont à divers propos il évoque le souvenir (ainsi son séjour à Londres), ou pour en tirer des leçons. Au livre IV, par exemple, il cite la correspondance de Rancé: „Le propre d'un chrétien est d'être sans souvenir, sans mémoire et sans ressentiment“, écrit le moine; et Chateaubriand commente: „Quand on a, un siècle plus tard, vu passer 1793, il est difficile d'être sans souvenir“². La figure de la révolution est évoquée dans des contextes inattendus. Ainsi Chateaubriand raconte-t-il en s e m b l e la démolition de l'abbaye de la Trappe par les révolutionnaires et la destruction de Port-Royal en 1710, sur l'ordre de Louis XIV. Du point de vue historique, les deux événements n'ont rien en commun, et pourtant Chateaubriand les rapproche comme deux variantes d'un même saccage. Il cite un ouvrage de l'abbé Grégoire paru en 1809, qui raconte la fin du monastère janséniste, comme si cette description pouvait valoir en même temps pour la Trappe. Grégoire voulait montrer combien féroce fut la répression royale dans une époque de luttes religieuses; du même texte, Chateaubriand fait un argument sur la cruauté révolutionnaire. Il développe même son parallèle:

Louis-le-Grand, vous avez enseigné à votre peuple les exhumations; accoutumé à vous obéir, il a suivi vos exemples: au moment-même où la tête de Marie-Antoinette tombait sur la place révolutionnaire, on brisait à Saint-Denis les cercueils: au bord d'un caveau ouvert, Louis XIV tout noir, que l'on reconnaissait à ses grands traits, attendait sa dernière destruction (p. 1082).

Ce parallèle, qui comprime l'historicité sous une pensée de la permanence ou de la *némésis* divine, est permis en fait, chez Chateaubriand, parce que les événements lointains sont interprétés à la lumière du proche bouleversement. Ainsi la Fronde, longuement évoquée pendant la jeunesse de Rancé, devient-elle un épisode de la lutte pour la liberté très comparable à la révolution („Durant cette révolution, on vivait dans la rue comme en 1792“); Bonaparte après la révolution, c'est Louis XIV après la Fronde; Retz ressemble à Talleyrand...

Si les traces de la révolution sont nombreuses dans le texte de la *Vie de Rancé*, quel sens leur donner dans l'économie du livre? Depuis Sainte-Beuve, tous les commentateurs ont noté les perpétuelles digressions, les coq-à-l'âne, voire les incohérences du texte. Il me semble plus judicieux de chercher à déceler dans les sauts logiques et chronologiques des réseaux d'associations, et de relever les cohérences analysables. La révolution est un des principaux opérateurs de ces cohérences, elle

² Je cite d'après l'édition de Maurice Regard, *Oeuvres romanesques et voyages I*, Pléiade 1969, ici p. 1087-1088. Les références apparaîtront dorénavant dans le cours du texte. Il existe deux éditions de poche récente de la *Vie de Rancé*: en 10/18, avec une préface célèbre de Roland Barthes (épuisé), et dans Folio, édition préfacée et annotée par André Berne-Joffroy (1986).

joue un rôle organisateur puisque par elle passent les relations entre le passé et le présent, et entre le sujet et l'objet (*lui et moi*, *l'autre* et *le je*). Elle est au centre de la construction de la temporalité, de manière contradictoire parce qu'à la fois elle instaure la rupture temporelle par excellence, à partir de laquelle le passé devient inaccessible, devient passé et mort, et que d'autre part elle offre un modèle si puissant qu'il se rend homogène tous les bouleversements politiques anciens et futurs. Elle est une sorte de conversion: la société s'y modifie totalement, l'ancien se change en nouveau. Elle est aussi une conversion du *je* dans *l'autre*, du *je* actuel dans les *je* disparus; à partir d'elle l'homme révèle son être dans le temps et pour le temps, il se définit comme fracture et mémoire: „Eh bien, peuple royal de fantômes“, je me cite (*je ne suis plus que le temps*), „voudriez-vous revivre au prix d'une couronne?“³

Scène capitale

Il y a une scène essentielle dans la *Vie de Rancé*: il n'y est pas question de la révolution, et pourtant un de ses fantasmes les plus chargés y est puissamment rappelé. C'est précisément la scène dont Chateaubriand fait dater la conversion de Rancé, jusqu'alors riche abbé commendataire et homme du monde reçu dans tous les salons. Alors que le livre I raconte la jeunesse de Rancé dans l'atmosphère insouciance de la Régence et de la Fronde, le livre II commence, sans aucune préparation, par une citation d'un ouvrage polémique de 1685:

„Je vous ai déjà dit que l'abbé de la Trappe était un homme galant et qui avait eu plusieurs commerces tendres. Le dernier qui ait éclaté fut avec une duchesse fameuse par sa beauté, et qui, après avoir heureusement évité la mort au passage d'une rivière, la rencontra peu de mois après. L'abbé, qui allait de temps en temps à la campagne, y était lorsque cette mort imprévue arriva. Ses domestiques, qui n'ignoraient pas sa passion, prirent soin de lui cacher ce triste événement, qu'il apprit à son retour“. — „En montant tout droit à l'appartement de la duchesse où il lui était permis d'entrer à toute heure, au lieu des douceurs dont il croyait aller jouir, il y vit pour premier objet un cercueil qu'il jugea être celui de sa maîtresse en remarquant sa tête toute sanglante qui était par hasard tombée de dessous le drap dont on l'avait couverte avec beaucoup de négligence, et qu'on avait détachée du reste du corps afin de gagner la longueur du col, et éviter ainsi de faire un nouveau cercueil qui fût plus long que celui dont on se servait“⁴.

Sans doute Chateaubriand manque-t-il l'essence de la religiosité rancéenne en mettant si fort l'accent sur cet événement hypothétique. La pénitence de Rancé et sa retraite ne se sont pas jouées en une fois, mais selon un processus longuement réfléchi, et dans le cadre d'une dévotion historiquement déterminée⁵. Mais aussi, l'histoire du

³ Cette phrase fait suite à la citation précédente. Chateaubriand rappelle le chapitre du *Génie du christianisme* portant sur les tombeaux royaux de Saint-Denis, abandonnés comme un champ de ruines après la révolution.

⁴ La Pléiade (p. 1020) donne la seconde édition du texte, où Chateaubriand a rajouté la fin de la citation, incompréhensiblement absente de la première édition. L'ouvrage cité est celui de Larroque, *Les Véritables Motifs de la conversion de l'abbé de la Trappe*, Cologne 1685. Larroque est un pamphlétaire protestant: il présente Rancé comme un libertin repentant dont la foi reste douteuse. Sa version des faits a toujours été contestée par les biographes de Rancé; selon eux, celui-ci aurait assisté Mme de Montbazou au moment de sa maladie et de sa mort.

⁵ Voir la préface admirablement documentée d'André Berne-Joffroy.

libertin repenté racontée par Larroque n'intéresse guère Chateaubriand: c'est le deuil romantique, trempé dans les fantasmes de la Terreur, qui commande sa compréhension de la conversion de Rancé.

Il faut analyser la scène, elle fascine Chateaubriand. On remarque d'abord la folle violence avec laquelle apparaît la tête coupée, sans que rien ne prépare le lecteur à une pareille vision. Comme pour Rancé lui-même dans le récit de Larroque, la brutalité est totale, plus évidemment encore si l'on prend en considération l'inanité du motif invoqué pour expliquer la décollation. Voici un corps de femme profané, comme châtré et exhibé dans sa blessure, une femme tout entière devenue plaie. L'insistance sur la tête sanglante ne peut que frapper une imagination marquée par la guillotine, mais les circonstances de la scène ne permettent pas d'oublier le tronc béant, la mutilation qui laisse à découvert l'intérieur d'une chair aimée. On aperçoit les connotations maternelles attachées à ce corps sanglant. (Rancé avait connu très jeune Mme de Montbazou, avant la mort du vieux duc; elle avait quatorze ans de plus que lui; si belle qu'elle fût, elle était „un colosse“, dit Tallemant⁶).

Dans ce texte qui ne manque pas de rappeler le moment où „la tête de Marie-Antoinette tombait sur la place révolutionnaire“ (p. 1082, cité ci-dessus), la valeur sacrificielle de ce „meurtre“ symbolique nous ouvre un premier rapport indirect avec la révolution: le sang versé rachète la femme impure. Dans l'interprétation de Chateaubriand, Rancé décide de répondre à ce sacrifice par le sien propre. Il renonce à toute jouissance, voue son corps au néant, comme s'il cherchait à entrer dans une expiation interminable, pour un crime qu'il n'aurait pas commis. Cette idée du sacrifice et de l'expiation a son répondant biographique chez Chateaubriand, dans la préface à la première édition du *Génie du christianisme*: l'auteur y déclare qu'il a commencé son livre après avoir appris la double mort de sa mère et de sa soeur, due aux suites de la révolution, et qu'il l'a poursuivi „en expiation de l'Essai“, de ce que ce premier livre contenait d'impie⁷. Elle a aussi son répondant historique dans une théorie implicite du sacrifice qui est peut-être influencée par Joseph de Maistre: „la révolution, piscine de sang où se lavèrent les immoralités qui avaient souillé la France“, écrit Chateaubriand à propos de la destruction de Veretz, propriété qui avait appartenu à Rancé au temps de ses plaisirs, et que les révolutionnaires démolirent. C'est ici de manière précise que l'aventure de Rancé et la révolution sont rapprochées, et que le XIX^e siècle tout entier est voué au deuil et à l'expiation pour un acte accompli au moment de sa naissance, comme s'il avait été baptisé par le sang de sa propre mère, et qu'il en portât la responsabilité par le mécanisme de la conversion historique⁸.

⁶ On perçoit à l'évidence une relation „triangulaire“ dans la liaison de Rancé, dont Chateaubriand connaît et sollicite l'arrière-fond familial, sans développer — et pour cause! — la structure „oedipienne“ de cette relation. Rancé était entré comme enfant dans l'intimité des Montbazou, son père étant l'ami du vieux duc; il avait été le protégé de la duchesse, veuve à trente-deux ans, avant de devenir son amant.

⁷ Explication controuée, qui ne résiste pas à l'examen des dates, mais ne perd rien pour autant de sa valeur symbolique.

⁸ Voir aussi les *Mémoires d'Outre-Tombe*, 1^{ère} partie, livre V, fin du chapitre 7, avant le récit des événements de 1789: „Passe maintenant, lecteur; franchis le fleuve de sang qui sépare à jamais le vieux monde dont tu sors, du monde nouveau à l'entrée duquel tu mourras.“

Inversément, on comprend pourquoi Chateaubriand s'est attardé si longuement sur les anecdotes des salons précieux et sur le libertinage de la Fronde: cela vaut pour l'ancien régime tout entier, pour toute la vie d'avant, condense l'insouciance et les jouissances disparues. Dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, l'évocation du Paris mondain qui s'agite et s'amuse, des dernières années de la cour entre 1787 et 1790, est symétrique des scènes du livre I de *Rancé*.

Reliques

Il existe un second rapport entre la scène capitale de *Rancé* et la révolution. Dans la première édition de son livre, Chateaubriand avait inclus un passage supprimé ensuite:

Il ne serait pas impossible qu'après le décès de Mme de Montbazou, Rancé eût obtenu la relique qu'il avait adorée. Marguerite de Valois et la duchesse de Nevers firent embaumer les têtes de Coconnas et de La Môle, leurs amants décapités, et elles les gardèrent parmi les marques de leur amour (p. 1379, c).

Dans l'esprit de Chateaubriand, il est poétiquement nécessaire que Rancé s'en aille avec le tronçon, ou du moins récupère par la suite ce reste que le cercueil n'avait pas voulu accueillir, et le constitue en relique. Il y a un usage romantique des reliques, irréductible à une pathologie baroque, et qui intègre la sphère religieuse: Stendhal, s'inspirant d'ailleurs de l'anecdote citée ci-dessus, en témoigne dans *Le Rouge et le Noir*. Chateaubriand accumule les „preuves“ et les „témoignages“, il veut absolument que le moine ait vécu pendant trente-sept ans, ayant sur sa table, au pied du crucifix, le crâne de sa maîtresse⁹. La relique est la marque d'un deuil impossible, elle apaise un désespoir que Chateaubriand décrit en termes romantiques, et donc anachroniques: la noire mélancolie de Rancé, ses promenades solitaires dans les forêts, au bord des étangs, la nature-même endeuillée, le nom de l'absente crié vers un ciel muet, et jusqu'aux tentatives de magie noire, aux hallucinations... Avec la relique, le deuil se creuse, il n'a plus à se manifester surabondamment. La relique ne fait pas revenir l'aimée, mais elle restitue sa disparition, elle perpétue sa perte, et donc rend encore témoignage de l'existence soustraite.

Dans cette logique du deuil où Chateaubriand veut enfermer Rancé, le moment de la disparition est celui de la plus intense proximité; le moment où l'autre est perdu coïncide avec sa plus intime révélation. Tous les héros romantiques font cette expérience, de René à Charles Bovary, au narrateur d'*Albertine disparue* ou à celui de *La Chambre claire*. A l'expiation s'ajoute ainsi la nécessité d'une remémoration sans fin de la blessure et de la perte. On saisit, dans cette compulsion de mémoire, le lien entre la tête devenue sacrée de Mme de Montbazou et les profanations révolutionnaires, inverses de la piété conservatrice de Chateaubriand, obsédé par les restes des corps disparus. Voyez la fin d'*Atala*: Chactas y déterre les os blanchis du

⁹ Chateaubriand ne semble pas avoir vu le portrait de Rancé exécuté par Hyacinthe Rigaut en 1697, dont il connaît pourtant l'existence par les *Mémoires* de Saint-Simon. Ce portrait l'aurait ravi: le peintre, très fidèle au décor monastique, représente en bonne place une tête de mort... Mais Rigaut met en évidence un contexte essentiellement symbolique, il compose autour du moine une *vanitas* à laquelle aucune identité ne peut être explicitement attachée.

père Aubry et de sa vierge fiancée et les emporte; le clan des Natchez survivants rencontrés par le narrateur transporte avec lui ces restes, ceux de René et ceux des ancêtres. Le narrateur ne manque pas d'offrir l'écho symbolique de cette migration sans but:

Indiens infortunés que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau Monde, avec les cendres de vos aïeux, vous qui m'aviez donné l'hospitalité malgré votre misère, je ne pourrais vous la rendre aujourd'hui, car j'erre, ainsi que vous, à la merci des hommes; et moins heureux dans mon exil, j'en'ai point emporté les os de mes pères.

(*Atala*, épilogue)

Et lisons les dernières lignes écrites par Chateaubriand, quarante-quatre ans plus tard, dans l'Avant-propos de 1846 aux *Mémoires d'Outre-Tombe*. Il y évoque une possible mort loin de la France et s'inquiète en demandant qu'on ne transporte son corps qu'après cinquante ans d'une première exhumation; après qu'il soit à son tour devenu relique:

Un cadavre courant la poste me fait horreur; des os blanchis et légers se transportent facilement: ils seront moins fatigués dans ce dernier voyage que quand je les traînais ça et là chargés de mes ennuis.

Cinquante ans après sa mort: voilà où Chateaubriand se sépare de Rancé, et avoue son incompréhension. Retiré du monde, Rancé „entre dans la région du profond silence“, alors que Chateaubriand, engagé dans la parole remémorante, fait du verbe la relique de l'être et noue ensemble les mots du souvenir et le destin posthume:

Je préfère parler du fond de mon cercueil; ma narration sera alors accompagnée de ces voix qui ont quelque chose de sacré, parce qu'elles sortent du sépulcre.

(*Mémoires d'Outre-Tombe*, Avant-propos, 1846)

A travers la *Vie de Rancé*, à travers cette idée sans doute erronée que la maîtresse morte fut la Béatrice de la *Vita nuova* du réformateur, Chateaubriand met en évidence une vérité profonde de l'homme post-révolutionnaire: voyageur chargé d'un deuil interminable, exilé qui n'en finit pas de pleurer et d'expié le monde ancien dramatiquement disparu et toujours de retour telle une hantise. L'homme moderne est cet être traumatisé par l'histoire, dont le traumatisme se transforme en fantôme de perte.